

# UTAMA

# Télérama'



On aime beaucoup

Virginio et sa femme Sisa élèvent un troupeau de lamas sur les hauts plateaux de Bolivie. Le septuagénaire quechua ne veut pas quitter sa terre natale, malgré la terrible sécheresse qui règne depuis plus d'un an. Son petit-fils, Clever, débarque sans prévenir de la ville afin de convaincre le vieil homme d'abandonner son mode de vie ancestral.

Le réalisateur de ce premier long-métrage primé à Sundance est photographe de formation. D'où ses cadrages composés au cordeau, son utilisation inventive des couleurs et ses lumières, superbes aussi bien dans les clairs-obscurs des intérieurs que dans l'immensité du désert au pied des montagnes andines. La narration n'est, malheureusement, pas à la hauteur de la mise en scène, avec un récit trop prévisible pour convaincre, des dialogues trop explicatifs et des personnages archétypaux.



Pour les Indiens Quechuas, l'homme et la nature ne font qu'un. Mais sur l'altiplano bolivien, dans l'immensité désertique encadrée au loin par les montagnes andines, l'austérité est d'une rare intensité. Là, au milieu de nulle part, vivent Virginio (José Calcina) et sa femme Sisa (Luisa Quispe). À 80 ans, le premier continue à emmener chaque jour paître leur troupeau de lamas alors que son épouse est chargée de leur très modeste maison et de ramener des seaux d'eau du village. Une existence routinière et avare de mots que vont bouleverser trois événements. D'une part, il n'a pas plu depuis un an et les habitants de la région désespèrent et s'exilent. D'autre part, Virginio respire de plus en plus mal, en cachette de Sisa. Enfin, débarque, en visite de la ville, leur petit-fils Clever (Santos Choque), portable en main et écouteurs sur la tête.

Ciel bleu implacable, terre desséchée, visages burinés comme sculptés par le temps, répartition ultra traditionnelle des rôles masculins et féminins, croyances mystiques et cérémonie de sacrifice afin que l'eau revienne : pour un jeune citadin, l'obstination et l'introversité extrêmes de Virginio, son refus acharné de la modernité et son acceptation secrète (au-delà du déni) de sa mort à venir, ne sont qu'égoïsme et raideur. Mais tout en s'opposant et en tentant de fléchir son grand-père, Clever va aussi accompagner un processus infiniment humain où la profondeur des sentiments est porteuse de valeurs intemporelles...

Venu de la photographie, Alejandro Loayza Grisi démontre une très solide maîtrise du pouvoir expressif de l'image dont il a confié les rênes de son film à la talentueuse argentine Barbara Alvarez (La Fièvre, Jesús - Petit criminel, La femme sans tête). Un savoir-faire qui lui permet d'œuvrer dans une subtile économie de perceptions favorisant l'émergence de portraits pudiques et sobrement émouvants qui, à l'image du condor de la cosmologie andine (le lien entre la Terre et le Ciel) sont le reflet du pont entre le quotidien de l'existence et les aspirations de l'âme.